

## Roland Jouvent

Centre Émotion – CNRS et université  
Pierre et Marie Curie

# Le cerveau magicien

## Entretien

**Samuel Lepastier :** Dans ton livre, *Le Cerveau magicien*, tu écris que tu as été séduit par la psychanalyse. Tu as suivi et validé le cursus de formation de la Société psychanalytique de Paris pour ensuite mener tes travaux dans d'autres directions. Toutefois, tu as dédié ton livre à celle qui avait été ton analyste. Ainsi, d'une certaine façon, tu es resté fidèle à ta première orientation ?

**Roland Jouvent :** Oui, oui j'y tiens !

**S. L. :** C'est ce qui constitue l'intérêt d'un parcours qui te permet aujourd'hui de confronter les notions nouvelles que tu as acquises, quand tu ne les as pas découvertes, à tes premières connaissances. Comment peux-tu situer l'apport de la psychanalyse par rapport à ce que tu fais aujourd'hui ?

**R. J. :** Je pense que l'expérience psychanalytique – des deux côtés, mais ne serait-ce que comme analysant – est unique et qu'on n'a pas trouvé jusqu'alors un autre moyen

aussi puissant pour aborder une revisitation de son autobiographie. C'est une façon de se distancier et de regarder par l'extérieur un petit peu comment les contraintes sont héritées de notre histoire et comment nos souvenirs sont actualisés malgré nous, consciemment ou pas. J'ai cependant l'impression, dans une époque où on vit très vite, qu'on trouve de moins en moins de gens disposés à passer trois ou quatre fois par semaine trois quarts d'heure sur un divan pour réfléchir de façon associative, sereine et tranquille dans un cadre permettant à l'analyste, en état d'« attention flottante », d'élaborer les différentes péripéties de la névrose de transfert.

Qu'on le veuille ou non, il me semble qu'on va de toute façon vers des psychothérapies, y compris psychanalytiques. La question est de savoir si la psychanalyse va conserver le monopole de la revisitation autobiographique ? Pour le moment, les thérapies cognitives n'avaient pas jusqu'à maintenant beaucoup « pigé » (si j'ose dire) ou manifesté d'intérêt pour l'histoire du sujet, pour la psychogenèse des symptômes mais elles commencent à s'intéresser

aux troubles de la personnalité en développant ce qu'elles appellent la « thérapie des schémas ». Elles s'approchent de la revisitation autobiographique, mais il faudra encore un peu de temps avant qu'elles ne touchent au cœur du sujet. Par contre, je pense que le modèle freudien va se diversifier en plusieurs techniques thérapeutiques. Dans le cas du psychotraumatisme – et à partir de ce qu'on sait désormais sur la façon dont les souvenirs sont reconfigurables au moment du rappel et comment ce processus est empêché dans le syndrome post-traumatique et comment des techniques comme l'hypnose ou l'EMDR peuvent permettre cette remémoration traumatique –, il me semble, que le modèle psychotraumatique freudien va être scientifiquement validé bien au-delà de la psychanalyse, dans des techniques plus brèves, moins ambitieuses, moins exhaustives, mais qui trouvent une nouvelle légitimité.

**S. L. :** J'irais dans ton sens. S'il y a toujours eu des thérapies abrégées qui étaient une simplification de l'analyse, l'élément nouveau, est que les sciences cognitives s'intéressent à l'analyse. C'est le sens de ma présence dans ce numéro d'*Hermès* consacré aux sciences cognitives. Pour certains auteurs, la psychanalyse en serait une. Les psychanalystes estiment plutôt que les sciences cognitives constituent un développement de la psychologie de la conscience incluse dans leur discipline. Le but de ce numéro est d'appréhender comment la psychanalyse peut aider à penser le monde informationnel d'aujourd'hui. Que se passe-t-il quand quelqu'un est devant un ordinateur, comment entre-t-il en interaction avec les autres, que mobilise-t-il de son inconscient, comment fait-il travailler son cerveau ?

**R. J. :** Je ne suis pas sûr que la psychanalyse soit le meilleur outil pour décoder ces phénomènes. Par contre, la psychanalyse avait comme atout – et elle le conserve, même si elle n'est plus la seule – l'*embodiment*, en d'autres termes le fait que ce qui caractérise la pensée humaine, c'est qu'elle est incarnée d'un vitalisme, d'une sensualité –

qu'on l'appelle pulsion ou pas – que n'a pas la machine. Je pense qu'il n'y a aucune différence entre le cerveau supérieur, entre le néocortex de l'homme, et l'ordinateur, sauf que l'ordinateur est maintenant un peu meilleur. Pour moi, la différence se situe dans une chose décisive : l'ordinateur n'en a rien à fiche de tomber malade, n'en a rien à fiche d'être jeté dans une benne à ordures ou n'en a rien à fiche de ne pas faire d'enfants. C'est ce qui fait toute la différence. Autrement dit, nous avons des obligations darwiniennes qui nous donnent un goût pour la vie et la capacité de percevoir le vivant, d'y être sensible, d'en faire quelque chose, y compris d'intellectuel, propriétés que n'a pas la machine pour le moment.

**S. L. :** Dirais-tu qu'un ordinateur puisse être rusé ?

**R. J. :** Je crois que ce n'est pas dur de sophistiquer les qualités intellectuelles d'un ordinateur ; ce qui est dur c'est de lui donner de l'humanité.

**S. L. :** Tu me fais penser à Beaumarchais qui écrivait que « boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes » (*Le Mariage de Figaro*, acte II, scène 21). Que pourrais-tu dire de tout ce qui sépare l'homme de l'ordinateur ?

**R. J. :** Personnellement, je suis intéressé par ce qu'ont en commun l'homme et l'animal et que n'a pas l'ordinateur, c'est-à-dire l'implémentation, l'*embodiment* (l'incarnation) – le fait que les activités cognitives des humains et des animaux sont incarnées, *embodied*, y compris dans leur développement.

**S. L. :** Sauf que le corps pulsionnel humain, largement reconstruit, est éloigné d'une stricte représentation anatomique, ce qui nous rapproche d'un de tes grands thèmes, le cerveau magicien, qui a la capacité de transformer notre perception du corps en fonction de nos désirs.

**R. J. :** Oui, c'est un *upgrading* d'un répertoire moteur en répertoire de pensées avec les mêmes contraintes. C'est-à-dire qu'on ne peut imaginer que l'imaginable, on ne peut pas imaginer l'inimaginable et ça c'est pour moi un argument décisif dans le sens de la théorie de la récapitulation de Jeannerod et dans le sens de sa théorie de la simulation, c'est-à-dire que nous sommes des êtres simulant, mais qu'on ne peut pas simuler n'importe quoi. Donc, on ne peut pas imaginer n'importe quoi.

**S. L. :** Il est vrai que la science-fiction a vraiment du mal à anticiper. Elle se borne le plus souvent, sous un masque un peu technique, à revisiter des mythes classiques et, loin d'anticiper, elle décrit les sociétés du passé. Mais, alors, quelle place laisser à l'inconscient ? Tu as écrit que le transfert peut être considéré comme une simulation, comme une sorte de psychodrame à deux : je vais jouer à être votre père, vous allez jouer à être mon fils. Dès lors, diverses formes de thérapies sont possibles à partir de cette simulation. La question qui se pose alors est de savoir ce qui fait que cette simulation est possible. Je veux dire, par exemple, que des hommes analystes font l'objet de transferts maternels comme des femmes analystes le sont de transferts homosexuels masculins. S'il y a un psychisme inconscient, la question est donc de savoir comment il est connaissable.

**R. J. :** Je ne veux pas esquiver mais je pense que l'inconscient n'est pas, n'est plus, un paradigme pertinent pour rendre compte de la psychanalyse à cause de l'explosion des connaissances en neurosciences cognitives d'une part, et du fait que dans la suite de Lionel Naccache l'inconscient a été réduit à la procédure implicite du cerveau, automatique, non consciente d'autre part. Pour moi, le génie de Freud, ce n'est pas tant d'avoir évoqué l'inconscient que d'avoir couché les gens, tout près de soi, sans les voir ni les toucher pour écouter des choses intimes. Il n'y a pas d'autre exemple

dans la nature de situations où l'on ait une extrême intimité auto-hétéro-biographique sans échanges par le regard ou par le toucher et en étant allongé, ce qui donne à la fois une désactivation du système miroir et du système d'alerte. C'est une situation très particulière, très originale, qui désactive la communication automatique implicite. Je pense que son coup de génie est d'avoir optimisé une communication, un partage autobiographique de haut niveau, sans être parasité par le mouvement, par le face-à-face, par l'anxiété, par la poursuite oculaire, par toutes ces choses et je pense que ça, ça demeurera bien au-delà comme une spécificité. Je pense que les psychanalystes – mais peut-être parce que maintenant on se dit psychanalyste sans nécessairement avoir été allongé – devraient valoriser ça, le fait que c'est très spécial la métacognition à deux avec un patient allongé, c'est une situation biologiquement fascinante.

**S. L. :** J'ai justement voulu montrer dans ma thèse sur la crise hystérique que le choix de la position allongée ne vient pas simplement de ce que Freud ne voulait pas qu'on le regarde ou pouvait se gratter le nez, mais parce que justement cette position est l'aboutissement de la transe. Dans ces états de dissociation aiguë, en fin de crise, le sujet tombe à terre, ses troubles moteurs cessent et il se met à exprimer ses ressentis par des mots. Comme à ce moment-là, les mouvements cessent, tout se passe comme si le fait de parler avait guéri le sujet. En réalité, il est passé d'un système de communication par l'émotion à un autre, plus différencié, qui privilégie la parole.

**R. J. :** On est d'accord. De toute façon, l'hystérie de conversion a beaucoup à voir, y compris en imagerie, avec les phénomènes de simulation neuronale.

**S. L. :** J'ai l'impression qu'on est arrivé à différencier aujourd'hui les patients ayant des conversions hystériques des simulateurs.

**R. J. :** Ah oui ! Mais le mot simulateur n'est pas dans la simulation au sens cognitif. La théorie de la simulation – qui me paraît décisive pour comprendre et pour légitimer l'idée que penser soit un équivalent du faire – est un fantastique outil à la fois de récompense, de régulation et de substitution à l'action motrice. Ce sont les mêmes neurones qui effectuent des actions et qui imaginent qu'on fait cette action, c'est-à-dire que l'imagination n'est pas un « Canada dry » de l'action mais au contraire le préalable nécessaire à l'action motrice. Je ne peux pas lever le bras si je n'imagine pas que je lève le bras et par contre, si j'imagine que je lève le bras et que je m'en contente, j'inhibe au dernier moment l'effectuation motrice ; mais à partir de là, penser c'est faire biologiquement.

**S. L. :** Au XIX<sup>e</sup> siècle, on pensait que lire des romans rendait les jeunes femmes malades et on les en empêchait. Pour ma part, je penserais plutôt le contraire : lire un roman, par l'effort d'imagination que cela suscite, par l'identification aux différents personnages, contribue au contraire à une forme de guérison.

**R. J. :** Oui, voilà, c'est physique. Lire un roman, c'est un état physique, c'est provoquer des simulations physiques, des sensations.

**S. L. :** En lisant, on peut être excité, avoir peur et on bouge beaucoup plus que lorsqu'on voit directement des images à l'écran puisque l'effort de traitement de l'information par le cerveau est plus important.

**R. J. :** Absolument d'accord.

**S. L. :** Est-ce que tu voudrais ajouter quelque chose ?

**R. J. :** Je crois que la psychanalyse a encore toute sa légitimité si elle renonce à une ambition explicative des troubles mentaux.

**S. L. :** Que veux-tu dire par là ?

**R. J. :** Nous qui avons tous deux tant admiré Racamier, je pense que maintenant il y a d'autres façons beaucoup plus rapidement efficaces de soigner la psychose que d'essayer de trouver le sens de ses troubles, même si c'est logique et intelligible pour un psychanalyste. Mais si le décodage du discours du schizophrène n'a à mon avis plus grand intérêt au plan thérapeutique, ça ne retire rien à la psychanalyse que de le dire, parce que si elle n'est pas universellement efficace dans tous les traitements, on s'en fiche.

**S. L. :** Tu soulèves le problème de l'image publique de la psychanalyse, qui dépasse un peu le cadre de notre entretien. En fait, le traitement psychanalytique des psychoses ou de l'autisme n'est qu'une application de la psychanalyse. Celle-ci est une discipline essentiellement fondée à partir de l'expérience clinique retirée du traitement des troubles névrotiques de l'adulte. Si on peut utiliser la psychanalyse pour comprendre ou pour modéliser la psychopathologie dans son ensemble, il faut être conscient, dans le même temps, que c'est quelque chose de périphérique par rapport au noyau central essentiel pour lequel il y a largement à faire. J'ajouterai enfin que l'intérêt de l'étude de la névrose est de permettre la compréhension de l'individu ordinaire.

**R. J. :** Je suis complètement d'accord avec toi.

**S. L. :** Je suis un peu surpris par la tournure de notre entretien qui a finalement davantage concerné la psychanalyse que les sciences cognitives comme il était prévu.